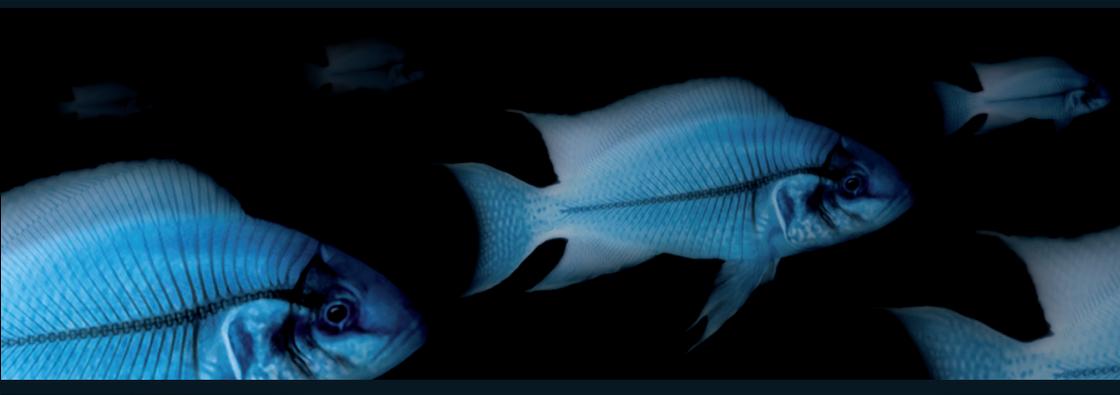


KJELL ERIKSSON

LA PRINCESSE DU BURUNDI



Gaïa
polar

KJELL ERIKSSON

LA PRINCESSE DU BURUNDI

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

Par un matin d'hiver, à Uppsala, un joggeur fait une macabre découverte : un cadavre gît dans la neige, mutilé.

La victime, Petit-John, est un ancien délinquant qui s'est acheté une conduite, a fondé une famille et est devenu expert en aquarium et poissons tropicaux. Son préféré ? Un cichlidé appelé la princesse du Burundi. Le frère de Petit-John n'a plus rien à perdre et est bien décidé à le venger.

En l'absence de la commissaire Ann Lindell, c'est Ola qui mène l'enquête. Mais Anna a beau être en congé maternité, elle n'a qu'une idée en tête, c'est de reprendre du service...

Un polar suédois asphyxiant qui tient le lecteur en apnée jusqu'au dernier instant.

La troisième enquête d'Ann Lindell.

Prix du meilleur roman policier suédois en 2002.

Kjell Eriksson est né en 1953 à Uppsala en Suède. Un reportage qu'il réalise sur la vie d'agriculteur l'amène à troquer le sécateur contre la plume. Son personnage principal récurrent, la commissaire Ann Lindell, a l'épaisseur, la stature et le charme des vrais héros de polars.

Du même auteur : *La terre peut bien se fissurer* (2007), *Le cercueil de pierre* (2008) et *Les cruelles étoiles de la nuit* (2012).

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

La princesse du Burundi

du même auteur
chez le même éditeur

La terre peut bien se fissurer (2007)

Le cercueil de pierre (2008)

Le cri de l'engoulement (2010)

Les cruelles étoiles de la nuit (2012)

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre National du Livre, Paris.

Kjell Eriksson

La princesse du Burundi

Traduit du suédois par Philippe Bouquet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Prinsessan av Burundi

Illustration de couverture :
© Pierre Bleue, 2009

© 2002 by Kjell Eriksson
Published by agreement with Ordfronts Forlag, Stockholm
and Leonhardt & Høier Literary Agency A/S, Copenhagen
© Gaïa Éditions, 2009, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-292-2

Elle heurta par inadvertance son assiette, qui renversa à son tour le verre, répandant le lait sur la toile cirée sous la forme d'une fleur blanche.

« Nous qui avons si peu de lait », se dit-elle rapidement en redressant le verre et essuyant la tache avec un chiffon.

– Quand est-ce que papa rentre ?

Elle se retourna et vit Justus, appuyé au chambranle de la porte.

– Je ne sais pas, répondit-elle, en jetant le chiffon dans l'évier.

– Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

Il tenait à la main un livre dans lequel il avait glissé un doigt en guise de signet. Elle eut un instant l'intention de lui demander ce qu'il lisait, mais une soudaine inspiration l'en empêcha et elle alla se poster à la fenêtre.

– Du ragoût de bœuf, fit-elle distraitement en balayant des yeux le parking, sur lequel la neige tombait à nouveau.

Peut-être avait-il trouvé du travail, puisqu'il avait parlé à Micke. Ce n'était pas la neige à déblayer qui manquait, en tout cas, car elle ne cessait de tomber à gros flocons, jour après jour. Et il n'avait pas vraiment le vertige, sur les toits.

Berit sourit au souvenir du jour où il avait escaladé la gouttière de son balcon. Celui-ci n'était certes situé qu'au deuxième étage, et pourtant il se serait brisé la nuque, s'il était tombé. « Comme son père, à lui », pensa-t-elle, et son sourire se dissipa à cette idée.

Elle avait été furieuse, mais John n'avait fait qu'en rire, puis il l'avait prise dans ses bras et l'avait serrée avec une force dont on n'aurait pas cru capable un corps aussi frêle.

Par la suite, elle avait raconté cet épisode non sans fierté. C'était leur premier souvenir commun.

Le déneigement. Elle vit un petit tracteur traverser le parking en rejetant une quantité supplémentaire de neige sur des buissons qui en étaient déjà surchargés. C'était Harry qui conduisait. Elle reconnut la tache rouge de son bonnet de laine, dans la cabine.

C'était lui qui avait trouvé un travail pour Justus, l'été précédent, alors qu'il n'y en avait pas d'autre. Tondre les pelouses, ramasser les détritiques, désherber. Justus avait râlé, mais cela ne l'avait pas empêché d'être extrêmement fier de son premier salaire.

Berit suivit du regard le travail du chasse-neige, dont le gyrophare éclairait à intervalles réguliers les lourds flocons tombant du ciel. La nuit tombait sur les maisons et sur le parking, et la lueur jaune se reflétait d'un mur à l'autre. Harry ne manquait pas d'ouvrage, lui. Combien d'heures avait-il travaillé, ces derniers jours ?

– Elle va me payer un petit voyage aux Canaries, cette neige, lui avait-il lancé peu avant en la croisant devant l'entrée de l'immeuble.

Puis, appuyé sur sa pelle, il lui avait demandé ce que devenait Justus, comme il le faisait toujours.

Quand elle se retourna pour transmettre à son fils les salutations de Harry, il avait déjà disparu.

– Qu'est-ce que tu fais ? lança-t-elle vers l'intérieur de l'appartement.

– Rien, lui répondit-il d'une voix forte.

Berit le soupçonna d'être à son ordinateur. Depuis le mois d'août, quand John était revenu les bras chargés de cartons, il était comme collé à l'écran, dès qu'il rentrait à la maison.

– Bien sûr qu'il lui faut un ordinateur, avait dit John. Sans ça, on est complètement largué de nos jours.

– Combien ça coûte ? avait-elle demandé, sceptique quant à l'opportunité de cet achat.

– Je l'ai eu pas cher, lui avait-il répondu en se hâtant de sortir le ticket de caisse de l'hypermarché, voyant son regard. Ce regard noir qu'il connaissait si bien.

Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, dans la cuisine, pour trouver quelque chose à faire, mais tout était déjà prêt pour le dîner. Elle retourna près de la fenêtre. Il avait dit qu'il serait de retour vers quatre heures et il en était déjà près de six. D'habitude, il la prévenait toujours par téléphone, s'il était retardé. Surtout à l'époque où il travaillait à l'atelier et faisait beaucoup d'heures supplémentaires. Il n'aimait pas rentrer tard à la maison, mais Sagge avait une façon de demander du rab de travail qui ne laissait

guère de place au refus. On avait toujours l'impression que l'avenir de la boîte dépendait de cette commande-là.

Depuis son licenciement, John s'était enfermé dans le mutisme. Il n'avait jamais été très bavard, à vrai dire, et c'était surtout Berit qui faisait les frais de la conversation, entre eux. Après ce coup dur, cela avait été encore pire.

Le changement était intervenu à l'automne. Berit était convaincue que c'était lié aux poissons et à ce nouvel aquarium dont il parlait depuis des années et qui était enfin devenu réalité.

Il avait besoin de s'y consacrer. Il y avait passé deux bonnes semaines, au mois de septembre, et Harry l'avait aidé à l'installer. Gunilla et lui étaient venus l'inaugurer. Berit avait trouvé stupide un tel tralala pour un aquarium, mais la petite fête avait été réussie.

Stellan, leur plus proche voisin, était passé, ainsi que la mère de John, et Lennart était resté sobre et de bonne humeur. Stellan, d'habitude si réservé, avait passé le bras autour de ses épaules et marmonné qu'elle était très belle. John s'était contenté d'en rire, sachant qu'il n'avait rien à craindre de Stellan. Car, en général, il était chatouilleux sur ce chapitre, surtout quand il avait un petit coup dans le nez.

Harry en avait maintenant terminé avec le parking. Le gyrophare projetait sa lueur sur l'allée menant à la laverie et à la maison de quartier. Le déneigement. Berit n'avait qu'une vague idée de ce que recouvrait ce terme. Montait-on encore sur les toits, comme jadis ? Elle se rappelait ces hommes bien emmitouflés de son enfance, perchés avec leurs grosses pelles et les cordes qu'ils passaient autour de leur corps. Elle se souvenait même des panneaux qu'ils disposaient dans la cour et la rue pour mettre les passants en garde.

Peut-être John était-il chez Lennart ? Frère Tuck, comme il l'appelait, à son grand déplaisir. Cela lui rappelait trop le vieux temps, qui n'avait rien de bon, où Lennart ne cessait de se vanter de ses exploits et John gardait obstinément un silence impossible à interpréter.

Berit n'avait que seize ans, quand tous trois s'étaient rencontrés. Elle avait d'abord fait la connaissance de John, puis celle de Lennart, car les deux frères semblaient inséparables. Lennart avec sa mèche brune sans cesse en bataille, ses mouvements

imprévisibles, toujours sur le qui-vive, à fureter et bavarder. Et John, le blond, avec ses lèvres minces et ses façons empreintes de douceur qui lui avaient plu dès le premier moment. La cicatrice qu'il portait au-dessus de l'œil gauche formait un étrange contraste avec le teint clair de son visage légèrement féminin. Elle datait d'un accident de moto, un jour où c'était son frère qui conduisait, bien entendu.

Elle avait du mal à comprendre comment ils pouvaient être frères de sang, tant ils différaient à la fois dans leur aspect extérieur et leur comportement. Un jour, elle avait posé la question à Aina, leur mère, à la fin d'un banquet d'écrevisses, mais celle-ci s'était contentée d'une réponse assez culottée, avec un sourire en coin.

Il ne lui avait pas fallu longtemps pour comprendre qu'ils ne gagnaient pas leur vie par les moyens habituels. John travaillait à l'atelier de temps en temps et pourtant elle avait le sentiment que c'était seulement pour sauver les apparences, surtout vis-à-vis d'Albin, leur père.

John était enclin à la délinquance. Non par appât du gain ou par disposition naturelle au mal. On aurait plutôt dit que la vie conventionnelle ne lui suffisait pas. Il avait cela en commun avec bon nombre de ceux de son entourage, extérieurement des adolescents assez bien adaptés qui, le soir et la nuit, erraient comme des loups en maraude dans les quartiers est d'Uppsala, se livrant à de menus larcins, arrachant un sac à main par-ci, volant une mobylette ou une voiture par-là, visitant des caves et brisant une vitrine quand l'envie les en prenait.

Certains, dont John et Lennart, étaient membres permanents d'une bande alors que d'autres allaient et venaient, et disparaissaient pour la plupart au bout de six mois ou un an.

Quelques-uns étaient inscrits au lycée technique de la ville, pour être peintres ou ouvriers en bâtiments, mécaniciens ou quoi que ce soit d'autre accessible à la jeunesse ouvrière au début des années 70. Aucun d'entre eux ne suivait une filière classique, leurs ambitions ne le leur permettant pas plus que les notes obtenues au collège. D'autres entraient dans la vie active dès la fin de celui-ci.

La plupart vivaient encore chez leurs parents, qui n'étaient pas toujours les mieux placés pour prévenir les abus, vols et délits de toutes sortes, ayant assez de leurs propres problèmes et étant

souvent impuissants devant les incartades de leur progéniture. Dans leurs contacts avec les services sociaux, psychologues et autres professionnels de la réinsertion, ils étaient hors du coup, interloqués par le langage que ceux-ci utilisaient, effarés par leurs propres manquements et la honte qu'ils s'attiraient aux yeux de tous. John, lui, avait acquis une formation de soudeur, dans l'atelier de construction mécanique où il avait été embauché. On faisait appel à lui quand il y avait beaucoup de travail et il avait fini par devenir un ouvrier spécialisé capable. Sa minutie lui avait valu les encouragements non pas tant de Sagge que de ses trois camarades d'équipe.

– Si je ne les avais pas eus, les choses auraient très mal tourné pour moi, avait-il confié un jour à Berit.

Mais ce n'est que lorsqu'il fut employé à l'atelier de façon plus régulière qu'il commença à s'éloigner de la rue et de sa bande. Il avait du travail qui lui valait un salaire convenable et de l'estime. Et puis il avait rencontré Berit.

Lennart, lui, livrait des provisions sur une motocyclette à plateau dans la journée et, le soir, traînait dans la salle de billard du Sivia.

John y allait lui aussi. C'était lui le plus habile à ce jeu, mais Lennart ne s'en souciait guère, étant le plus souvent occupé à jouer au flipper, à l'étage au-dessous.

C'est là que Berit avait rencontré les deux frères. Elle était venue en compagnie d'Anna-Lena, qui était amoureuse de l'un des habitués de l'endroit.

Elle s'éprit aussitôt de John. Il était totalement absorbé par le jeu et se déplaçait autour de la table, avec sa queue, en arborant une concentration qui lui plut beaucoup et ne parlant que très rarement.

Elle observa ses mains, qui étaient fines, et ses doigts disposés en éventail sur le tapis vert, son regard grave et concentré rivé sur la queue. C'est surtout à ce sérieux qu'elle s'attacha. À ses cils et à l'intensité de son regard.

Pourquoi penser à cette salle de billard en ce moment, elle n'aurait su le dire. Cela faisait des années qu'elle n'y était pas allée. Sans doute était-ce l'idée de frère Tuck qui avait fait remonter en elle ce souvenir. John était peut-être chez lui. Pourtant, elle se refusa à l'appeler car ils étaient sûrement en train de

boire. Parfois, John se mettait en tête d'aller prendre une bonne cuite en compagnie de Lennart. Cela n'arrivait plus très souvent mais, quand il avait cela dans le crâne, rien ne pouvait l'y faire renoncer. Fût-ce Justus. Le garçon savait fort bien ce qu'il en était, car il connaissait son père jusqu'au bout des doigts, et les protestations qu'il émettait étaient rarement véhémentes ou durables.

Une seule fois, alors que leur fils devait avoir douze ans, John s'était laissé persuader de rentrer à la maison. Justus avait appelé lui-même son oncle et avait demandé à parler à son père. Berit n'avait pas eu le droit d'entendre la conversation, car l'enfant s'était enfermé dans les toilettes avec le téléphone mobile. John était rentré au bout d'une demi-heure, d'un pas mal assuré mais quand même.

On aurait dit que ces quelques soirées et nuits chez son frère lui permettaient de renouer passagèrement avec leur ancienne existence. Ces beuveries soudaient les deux hommes l'un à l'autre. Quant à savoir de quoi ils parlaient, Berit l'ignorait. S'agissait-il du bon vieux temps, de leurs années de jeunesse dans le quartier d'Almtuna, ou d'autre chose ?

Ils n'avaient guère de sujets de conversation, à part cela. S'ils recherchaient la compagnie l'un de l'autre, c'était à cause de leur passé commun. Il arrivait donc à Berit de ressentir quelque chose qui ressemblait à de la jalousie devant cette régression vers un univers qui lui était en partie étranger. Quand ils en parlaient, leurs années d'enfance semblaient les seules à avoir été vraiment heureuses. Lennart lui-même avait alors dans la voix une chaleur qui lui faisait défaut autrement.

Berit, elle, était en dehors de tout cela. Elle avait le sentiment que sa vie avec John ne comptait pas. Elle était entrée dans sa vie au moment où sa jeunesse se terminait pour de bon et où son existence prenait un autre tour. Elle n'était donc pas concernée, quand les deux frères évoquaient ces années de bonheur et de lumière.

– Quand est-ce qu'il rentre ?

– Il ne va sûrement pas tarder, répondit-elle d'une voix forte, satisfaite que Justus soit dans sa chambre. Je suppose qu'il est en train de déneiger. C'est incroyable, ce qu'il peut tomber.

Le garçon ne répondit pas. Désireuse d'entendre sa voix,

elle attendit la question suivante mais celle-ci ne vint pas. Que faisait-il ? Que pensait-il ? Si seulement elle osait, elle irait le trouver, mais la pénombre de la cuisine lui convenait mieux. Pas de lumière, pas de formes défilant rapidement sur l'écran, pas de regards interrogateurs de la part de Justus.

– Tu pourrais peut-être prêter la main à Harry, pour gagner quelques sous de plus, lui cria-t-elle.

Aucune réaction.

– Je suppose qu'il a besoin d'aide pour les descentes de caves.

– Je me fous pas mal de sa neige.

Soudain Berit vit sa silhouette s'encadrer à nouveau dans la porte.

– Ce n'est pas seulement la sienne, tu sais.

Le garçon pouffa et tendit la main en direction du bouton électrique, sur le mur.

– Non, n'allume pas ! s'écria-t-elle, regrettant aussitôt ses paroles. C'est agréable, la pénombre. Je peux allumer des bougies, à la place.

Elle sentit son regard, depuis le pas de la porte.

– Tu gagnerais un peu d'argent, insista-t-elle.

– J'en ai pas besoin. Et puis papa en a.

– C'est vrai, mais pas tant que ça. Je croyais que tu voulais t'acheter un appareil photo.

Justus l'observa froidement. N'était-ce pas du triomphe qu'elle lisait dans ses yeux ?

– Je trouve que tu devrais lui poser la question, en tout cas, reprit-elle.

– Arrête ton char, lui dit-il en se détournant comme il était seul à pouvoir le faire et regagnant sa chambre.

Elle l'entendit fermer la porte, puis reconnut le bruit que faisait son lit quand il se jeta dessus, et elle alla de nouveau se poster à la fenêtre. Harry avait maintenant disparu, avec son tracteur. Dans l'immeuble d'en face, la plupart des fenêtres étaient éclairées et elle pouvait voir les familles réunies autour de la table du dîner. Derrière certaines flottait le reflet bleuâtre de la télévision.

En voyant une ombre se déplacer entre les garages du parking, elle faillit pousser un cri de joie. Mais elle ne vit pas John tourner au coin du local à poubelles. Aurait-elle eu une vision ? Où cette silhouette avait-elle disparu, sinon ? Quand on passait entre

les garages, on ne pouvait faire autrement que ressortir près du local à poubelles. Mais non, personne, pas de John. Elle continua à scruter l'obscurité et, soudain, la forme fut de nouveau là. L'espace d'un instant, elle avait aperçu quelque chose. Un homme vêtu de vert, et pourtant ce n'était pas John.

Qui était-ce ? Pourquoi s'attardait-il derrière le local à poubelles ? Elle se dit que c'était peut-être le frère de Harry, qui venait parfois l'aider à déneiger. Mais toujours pas de John. Le bref instant de soulagement laissa donc la place à un sentiment de solitude.

Les pommes de terre étaient encore tièdes, dans la casserole. Elle baissa au maximum la plaque chauffante sous la viande. « Il ne va pas tarder à arriver », se persuada-t-elle, en tâtant le flanc de la marmite.

À sept heures et demie, elle appela Lennart. Au bout de la cinquième sonnerie, il répondit d'une voix parfaitement sobre. Il n'avait pas vu John depuis plusieurs jours.

– Il va revenir, dit-il d'un ton qui se voulait badin mais derrière lequel elle perçut une certaine inquiétude.

Berit le voyait presque se dandiner d'un pied sur l'autre, chez lui, dans l'entrée.

– Je vais passer quelques coups de fil, ajouta Lennart. Je suppose qu'il est en train de siffler une bière ou deux, dans un coin quelconque.

Une bière ou deux. À ces mots, Berit raccrocha aussitôt, furieuse.

Espérant qu'il soit passé chez elle et se soit attardé à bavarder, elle appela ensuite la mère de John, sans préciser qu'elle le cherchait depuis plusieurs heures. Les deux femmes s'entretenaient un moment, tandis que Berit tournait en rond dans l'appartement.

À huit heures et quart, Lennart la rappela.

– J'aime pas qu'on me raccroche au nez, commença-t-il par dire et elle comprit qu'il avait bu une ou deux bières lui-même. Dès lors, sa conviction fut faite.

– Où peut-il être ? demanda-t-elle, incapable de dissimuler plus longtemps son désespoir.

À ce moment, Justus sortit de sa chambre.

– J'ai faim, dit-il.

D'un geste, elle lui fit signe de patienter et mit fin à la communication avec Lennart.

– Est-ce que tu as une idée de l'endroit où peut être ton père ? lui demanda-t-elle.

Elle n'aurait pas dû, mais elle tremblait d'inquiétude. Justus eut un mouvement mal assuré de la main.

– Je sais pas, moi. Il va sans doute pas tarder.

Berit éclata alors en sanglots.

– Il va venir, maman !

– Oui, je sais, dit-elle avec ce qui voulait être un sourire et se réduisait à une grimace. Ça me met de mauvaise humeur, qu'il me laisse dans l'ignorance. Les pommes de terre vont être immangeables.

– On n'a qu'à commencer sans l'attendre.

Soudain, elle sentit la fureur s'emparer d'elle. Avait-elle interprété les paroles de son fils comme une sorte de déclaration de déloyauté ou avait-elle le pressentiment qu'il était arrivé quelque chose d'affreux ?

Ils s'installèrent à la table de la cuisine. Harry était de retour dans la cour avec son tracteur. Elle hésita un instant à évoquer à nouveau l'idée que Justus aille l'aider mais se ravisa en voyant la mine de son fils.

Les pommes de terre étaient plus que cuites. Les morceaux de viande, eux, étaient tendres mais à peine tièdes. Justus desservit la table en silence. Elle suivit du regard ses gestes machinaux. Son jean trop grand de deux tailles pendait sur ses jambes très maigres et sur son derrière inexistant. Au cours de l'automne, il avait graduellement changé de mode vestimentaire et de choix musicaux, passant de la pop anglaise assez gentille, que Berit elle-même était capable d'apprécier, à un rap rageur et heurté qui ne faisait que lui agresser les oreilles. La tenue de son fils avait évolué au gré de la musique.

Elle regarda la pendule. Neuf heures. Elle savait maintenant qu'elle n'était pas près d'aller se coucher. Dans le meilleur des cas.

